

SÂDEQ HEDÂYAT

LA CHOUETTE AVEUGLE



HEDÂYAT



LES BELLES LETTRES

SÂDEQ HEDÂYAT

LA CHOUETTE AVEUGLE

Édition, traduction et dossier critique
de
Sébastien Jallaud

Introduction de Homa Katouzian

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

Le traducteur remercie la fondation Jan Michalski (Suisse)
pour la résidence d'écriture qu'elle lui a accordée
entre les mois de juin et juillet 2023.

*Révision du texte persan: Mohammad Nejabati.
Traitement des images: Catarina Santos.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN: 978-2-251-45529-7

I

SÂDEQ HEDÂYAT EN INDE¹

La patrie de l'artiste se trouve là-bas. Le désir d'un remède et la douleur de la distance le maintiennent toujours dans la tristesse et se reflètent dans son œuvre, il voit en ce monde, comparé au paradis de ses vœux et à cet éden absolu, une demeure en ruines et, pareil au grand poète [Hâfez], il dit :

J'étais ange et le paradis suprême était ma résidence

Adam m'a amené dans cette demeure en ruines

(P. N.-Khânlari, *Kongre-ye nevisandegân-e Irân*, 1325, p. 109².)

L'antiquité des choses de l'Asie, de ses institutions, de ses annales, des modes de sa foi, a pour moi quelque chose de si frappant, la vieillesse de la race et des noms, quelque chose de si dominateur, qu'elle suffit pour annihiler la jeunesse de l'individu. Un jeune Chinois m'apparaît comme un homme antédiluvien renouvelé.

(C. Baudelaire, *Les Paradis artificiels*, Gallimard, 1975, p. 484.)

Lorsqu'en 1936 *Buf-e kur* [La Chouette aveugle] est ronéotypé à Bombay, à cinquante exemplaires, d'après un manuscrit autographe de l'écrivain, Sâdeq Hedâyat était déjà l'auteur d'une œuvre large et diverse allant de la littérature dramatique, narrative et satirique jusqu'aux études folkloriques, en passant par l'histoire et la critique littéraire. Il était inconnu du grand public et ses lecteurs appartenaient au groupe d'intellectuels réformistes de la capitale qui, comme lui, aspiraient à un renouvellement des institutions littéraires

1. Le tableau du séjour de S. Hedâyat à Bombay que N. Akhtar, alors même que nous étions engagés dans la rédaction du texte ci-dessous, a dressé dans l'article « Sadeq Hedayat in India and the Publication of *Buf-e Kur* » (in *Revisiting Sadeq Hedayat's Blind Owl*, Primus Books, New Delhi, 2023) est sur de nombreux points en accord avec nos vues. Nous nous emparons de l'occasion pour saluer les recherches menées par N. Akhtar depuis 2015 autour des circonstances et des implications du voyage de S. Hedâyat en Inde.

2. Les citations d'œuvres en persan et en anglais sont traduites par nos soins.

et politiques iraniennes. S. Hedâyat, à l'instar de beaucoup d'autres jeunes hommes de l'élite sociale de l'époque, avait étudié quelques années en Europe, où il avait pu apprendre une deuxième langue (le français) et se familiariser avec certains aspects de la culture et de la société occidentales. Toutefois, dépourvu – à la différence de ses camarades – de l'ambition de faire carrière, S. Hedâyat, de son retour à Téhéran en 1930 jusqu'à sa mort, se contenta de postes subalternes dans la fonction publique lui allouant un maigre salaire qu'il pouvait – dès lors qu'il ne cessa jamais d'occuper sa chambre à l'intérieur de la maison parentale – consacrer entièrement à ses loisirs, à l'achat de livres et à la publication à compte d'auteur de ses œuvres.

En dépit des privilèges certains (matérialisés dans les possibilités d'emploi offertes au sein de l'administration et dans les occasionnels traitements de faveur alloués par les autorités iraniennes) attachés à un ancien prestige familial, les ressources financières limitées de S. Hedâyat l'empêchèrent de quitter le pays à sa guise. Hormis les deux voyages en Europe (1926-1930 et 1950-1951), l'un à titre éducatif et l'autre à titre de fuite débouchant sur son suicide, ainsi qu'un court passage honorifique à Tashkent pour la célébration du jubilé d'argent de l'université locale (1945), le séjour d'environ dix mois en Inde constitua l'une des rares périodes où l'écrivain vécut à l'extérieur de son pays natal et, de surcroît, dans des conditions matérielles propices, sachant qu'il n'y fut ni dans l'obligation de travailler, ni d'endurer la vigilance rapprochée de sa famille et de l'État persan. Un aspect symbolique et culturel distingue également le voyage en Inde de celui auparavant effectué en Europe. Si la rencontre avec l'Occident des années 1920 est, d'une certaine manière, la rencontre prospective avec cette « modernité » et ce « progrès » dont se targuaient les métropoles et qui, aux yeux des réformistes persans, traçaient le chemin que l'Iran devait en partie suivre, le voyage en Inde était, à l'inverse et à double titre, une forme de périple nostalgique rétrospectif: voyage parmi un peuple et des mœurs qui, nonobstant le colonialisme, faisaient à l'écrivain la romantique et orientaliste impression d'un monde où survivait une ancestralité inaltérable; et rencontre avec deux cultes religieux, aux immémoriales traditions, incarnant la richesse de cette civilisation perse préislamique dont les nationalistes iraniens se réclamaient alors ardemment — le zoroastrisme

en particulier (on sait que les parsis trouvèrent en Bombay dès le xvii^e siècle un havre d'accueil) de même que, à titre secondaire, le bouddhisme¹.

Départ pour Bombay

Les circonstances décisives qui permirent à S. Hedâyat de quitter l'Iran pour l'Inde furent largement accidentelles. Certes, il ne fait aucun doute que le désir d'émigrer occupait son esprit dès le début de l'année 1936. Après avoir été convié par Mohammad-'Ali Jamâlzâdeh à demeurer quelque temps chez lui à Genève, tout indique que S. Hedâyat eut, en janvier-février 1936, l'intention de s'absenter longuement: il vendit sa bibliothèque, rassembla ses économies et enjoignit à Mojtaba Minovi de lui trouver un poste en Angleterre². Néanmoins, faute de réussir à obtenir un passeport, le départ fut annulé. Cette déconvenue n'a vraisemblablement pas été sans effets sur l'état moral de S. Hedâyat et sur les rapports qu'il entretenait avec son entourage. On a affirmé que durant les six mois qui précédaient son départ en Inde, les relations de l'écrivain avec ses parents se seraient détériorées, exaspéré qu'il était de leur vie commune et de sa dépendance à leur égard³. Ce n'est

1. L'intérêt de S. Hedâyat pour l'histoire des deux religions se révèle dès ses premières œuvres et se raffina au cours des années. Pour ne citer qu'un exemple, la perpétuation clandestine du culte bouddhiste en Bactriane et les rites funéraires des morts chez les zoroastriens forment le cadre thématique de deux nouvelles dans le recueil *Sâye-rowhsan* [Clair-obscur]: « *Âkharin labkhand* » [Le dernier sourire] et « *Âfarinegân* » [Les créatures].

2. Cf. lettres à M. Minovi, datées du 11 février 1936 et du 12 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat* [Lettres de Sâdeq Hedâyat], Mo'assese-ye Enteshârât-e Negâh, Téhéran, 1382 [2003-2004], p. 175-180).

3. S. Hedâyat aurait refusé de leur adresser la parole et de recevoir la moindre aide financière de leur part, en outre, évitant les repas il ne rentrait à la maison familiale que pour dormir (si l'on en croit le narrateur du roman autobiographique de S. Partow, cf. *Bi-gâne'i dar behesht* [Un étranger au paradis], Kânun-e Enteshârât-e Mazdâ [Téhéran], 1352 [1973], p. 58, 61). – Le roman autobiographique de S. Partow est l'un des rares témoignages directs, quoique tardif et romancé, fournis par un tiers concernant le séjour de S. Hedâyat en Inde. Ce récit à la troisième personne raconte la passion immaculée et malheureuse entre un bureaucrate iranien (Jilâ, reflet de S. Partow) et une jeune femme indienne (Marianne), à Bombay. Leur dévotion l'un pour l'autre et leur vertu apparente contrastent fortement avec le caractère de deux autres personnages, à l'égoïsme et à l'immoralisme prononcés: Alphonse, qui a déserté son épouse Marianne pour chercher fortune à l'étranger, et Hâdi Qâsedi (reflet de S. Hedâyat) qui vit au crochet de son ami Jilâ et habite la deuxième chambre de son appartement. Les traits sous lesquels le narrateur dépeint Hâdi Qâsedi sont ingrats: il a trente-trois ans, est végétarien, passe le plus clair de son temps au café, n'a pas

pas avant octobre-novembre de la même année qu'une nouvelle opportunité de changer de vie se présenta lorsque, de congé à Téhéran, l'écrivain Shirâzpur Partow – vice-consul d'Iran à Bombay depuis environs deux ans¹ et ami² de Sâdeq Hedâyât –, alarmé par le découragement de celui-ci, invita l'écrivain à séjourner chez lui dans la ville indienne. Impatient d'échapper aux tracasseries de son existence téhéranaise – et non pas, comme on a pu l'écrire, motivé par le désir d'imprimer ses œuvres à l'étranger ou d'étudier le moyen-perse³ –, S. Hedâyât bondit sur l'occasion et entreprit en hâte les démarches nécessaires. Grâce aux efforts dévoués de S. Partow, il put obtenir un passeport, invoquant être requis à Bombay afin de composer les dialogues d'un *film-farsi*⁴ (cinéma de genre comparable à celui de Bollywood). Le 12 novembre, il démissionnait du poste qu'il occupait depuis le 16 juillet

d'emploi fixe hormis l'écriture, a tenté de se suicider à plusieurs reprises et était susceptible de le faire à nouveau si Jilâ n'avait pas sauvé son ami en l'amenant à ses frais avec lui à Bombay, il est paresseux, profiteur, capricieux, infantile, probablement vierge, maniaque quant à la saleté et aux odeurs tout en étant lui-même désordonné et négligé, il est en outre un masturbateur, un fumeur et un alcoolique invétéré (cf. *ibid.*, p. 46-47, 49, 51, 57, 62, 81, 86-87, 93-94, 95-96, 98, 103-104, 111).

1. Cf. lettre de M. Farzâd à P. Nâtel-Khânlarî, *ca.* fin 1315 [fin 1936, début 1937], in P. Nâtel-Khânlarî, « *Az khâterât-e adabi-ye doktor Parviz Nâtel-Khânlarî darbâre-ye Sâdeq Hedâyât* » [Souvenirs littéraires du docteur Parviz Nâtel-Khânlarî à propos de Sâdeq Hedâyât], in *Sepid-o-siâh* [Blanc et noir] (Téhéran), 15^e année, n° 726, 3 Shahrivar 1346 [25 août 1967], p. 50. – La même source rapporte que S. Partow était venu à Téhéran pour quelques jours afin de prendre épouse, mais que cela n'eut pas lieu.

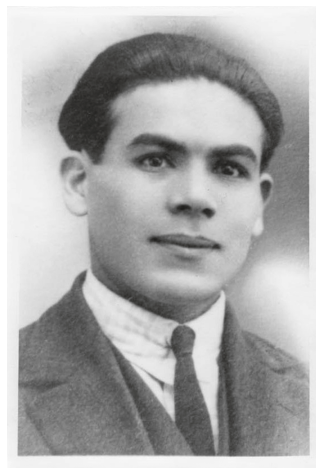
2. Si l'on en croit le narrateur du roman autobiographique de S. Partow, S. Hedâyât et S. Partow se seraient rencontrés *ca.* 1930; même lorsque ce dernier émigra à Bombay, ils auraient maintenu une relation épistolaire (*Bi-gâné'i dar behesht*, *op. cit.*, p. 55). Ailleurs, S. Partow a affirmé avoir rencontré S. Hedâyât par l'intermédiaire de Bozorg 'Alavi et avoir noué une étroite amitié avec lui pendant les deux années, 1930-1931, où il dirigea le périodique *Ârmân* [Idéal] (cf. « *Shin Partow va majale-ye Ârmân* », in *Ârmân*, Téhéran, 1369 [1990-1991], n° 5, p. 8, cité in H. Ettehâd, *Pajuheshgar-ân-e mo'âser-e Irân: Sâdeq Hedâyât* [Chercheurs contemporains d'Iran: Sâdeq Hedâyât], Farhang-e Mo'âser, Téhéran, 1387 [2008], p. 324).

3. Nous rejoignons ici l'opinion de H. Katouzian (cf. *Sadeq Hedayat: The Life and Legend of an Iranian Writer*, 2^e édition, I. B. Tauris, Londres, 2022, p. 32).

4. Prétexte vraisemblable, l'industrie cinématographique iranienne à Bombay étant alors en plein essor. En 1933, l'Iranien Abdolhossein Sepanta et le producteur-réalisateur indien parsi Ardeshir Irani, créèrent à Bombay le premier film parlant en langue farsi de l'histoire du cinéma, *Dokhtar-e Lor* [La Fille Lor] – à plusieurs égards une ode au shah Rezâ que Sepanta fit suivre d'autres films produits en Inde, également d'inspiration nationaliste pro-Pahlavi (cf. L. Fish, « The Bombay Interlude: Parsi Transnational Aspirations in the First Persian Sound Film », in *Transnational Cinemas*, Routledge, Londres, 2018, p. 1-15). – Aux dires (probablement erronés) du narrateur du roman autobiographique de S. Partow, S. Hedâyât aurait obtenu son passeport

au bureau technique de la Société par actions générale de construction¹ [*Sherkat-e sahâmi-ye kol-e sâkhtemân*].

Fin novembre, S. Partow et S. Hedâyat s'embarquèrent au port de Khorramshahr² (les détails de la traversée ont inspiré à l'écrivain le cadre de la nouvelle « *Mihan-parast* » [Le patriote]), arrivèrent le 3 décembre à Karachi³, et de là continuèrent jusqu'à Bombay où nous estimons leur débarquement à la mi-décembre. S. Hedâyat emménagea dans l'appartement de S. Partow à la pension « The Summer Queen » (6 Arthur Bunder road, quartier de Apollo Bandar) sur la péninsule de Colaba — à quelques mètres du rivage, non loin des bureaux consulaires iraniens ainsi que de plusieurs attractions culturelles et religieuses, dont notamment les temples zoroastriens de Maneckji Seth Agiary et Banaji Limji Agiary, ou encore le K. R. Cama Oriental Institute et la J. N. Petit Library qui abritaient les plus vastes collections de documents zoroastriens au monde. Bombay était alors le centre démographique de la communauté parsie en Inde (108988 individus sur l'ensemble du territoire, selon le recensement de 1931, et environ 67000 individus à Bombay, selon le recensement de 1941⁴). S. Partow occupait un large appartement au second étage de l'immeuble, doté de deux chambres, d'un salon et d'une cuisine, ainsi que d'un balcon avec vue sur la mer. Pour le prix du loyer, la propriétaire fournissait également les repas du midi et du soir; S. Partow employait en



Shirâzpur Partow, ca. 1920-1930.

en prétextant qu'il était requis à Bombay afin de réaliser le « sous-titrage persan de films indiens » (cf. *Bî-gâne'i dar behesht*, *op. cit.*, p. 61).

1. Cf. lettres à M. Minovi sans date, et du 12 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, *op. cit.*, p. 178-181).

2. Cf. lettre à M. Minovi datée du 16 février 1937 (in *ibid.*, p. 180); cf. trad. en appendices.

3. Cf. extrait d'une lettre à Mahmud Hedâyat datée du 3 décembre 1936, citée in E. Jamshidi, *Khod-koshi-ye Sâdeq Hedâyat* [Le Suicide de Sâdeq Hedâyat], Enteshârât-e Zarin (Téhéran), 1373 [1994-1995], p. 85-86.

4. Cf. D. Patel, « Caught Between Two Nationalisms: The Iran League of Bombay and the Political Anxieties of an Indian Minority », in *Modern Asian Studies*, Cambridge University Press (Cambridge), 2020, p. 7.

outre les services d'un domestique¹. S. Hedâyat, lui, logeait dans la deuxième chambre², qu'il quittait rarement, si ce n'est pour ses promenades, ses cours de pahlavi et des visites à la bibliothèque, notamment à celle du K. R. Cama Oriental Institute où il emprunta des ouvrages spécialisés³.

Étude et traductions du pahlavi

Il n'existe que peu d'informations concernant la vie de S. Hedâyat à Bombay⁴. À peine six lettres autographes rédigées par l'écrivain durant la période ont été publiées (quatre à M. Minovi, une à Jan Rypka et une à son père 'Etezâd-ol-Molk), lesquelles constituent la totalité des sources de première main disponibles. Ces lettres abordent principalement les accomplissements intellectuels et littéraires de l'écrivain, ainsi que les obstacles qu'il rencontrait au gré de ses tentatives pour se constituer une situation en Inde. L'un des rares événements bien établis de ce séjour est le fait que, vraisemblablement en décembre 1936 ou janvier 1937, S. Hedâyat commença à prendre deux ou trois fois par semaine des leçons de pahlavi avec Bahramgore Anklesaria⁵ (1873-1944), spécialiste réputé du pahlavi et de l'histoire de la religion zoroastrienne (B. Anklesaria s'était par deux fois rendu en Iran pour

1. Cf. S. Partow, *Bi-gâne'i dar behesht*, op. cit., p. 16, 41-42.

2. L'hypothèse, anciennement défendue par N. Akhtar, selon laquelle S. Hedâyat vivait au rez-de-chaussée de la pension, dans un appartement individuel, est infirmée par le témoignage de S. Hedâyat lui-même et par le roman autobiographique de S. Partow (cf. *ibid.*, p. 41).

3. Cf. lettre à M. Minovi datée du 27 juin 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, op. cit., p. 191); trad. *infra*, en appendices. – Les archives du K. R. Cama Oriental Institute pour les années 1936-1937 auraient malheureusement été égarées (cf. N. Akhtar, *Hedâyat dar Hendustân* [Hedâyat en Inde], Nashr-e Cheshmeh, Téhéran, 1396 [2017], p. 33, 35).

4. Un bref témoignage isolé, écrit quatorze ans plus tard, existe. On y lit notamment: « Les soirs, nous restions jusqu'au coucher du soleil assis sur un banc face à la mer, dans le silence et le calme, nous regardions la mer, les vagues se former, s'approcher et se briser sur la plage, alors Sâdeq disait: "Que peux-tu désirer de plus beau que ce paysage?" » (F. Keyvâni, « *In mojud-e vahshat-nâk, Sâdeq Hedâyat* » [Cette créature effrayante, Sâdeq Hedâyat], in *Tehrân-e mossavar* [Téhéran en images], Téhéran, n° 401, 30 Farvardin 1330 [20 avril 1951], p. 5).

5. Cf. lettre à J. Rypka datée du 29 janvier, et lettre à M. Minovi datée du 16 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, op. cit., p. 181, 206). – Le choix d'une carte postale ornée d'une photographie de la Rajabat Tower, que S. Hedâyat destina le 3 mars 1937 à son père, invite à penser que les cours eurent lieu à l'université de Bombay.

y donner des conférences, en 1930 et 1934¹). Le pahlavi est un système d'écriture complexe employé depuis l'époque Arsacide (III^e siècle av. J.-C.) jusqu'au x^e siècle de notre ère afin de consigner le moyen-perse parlé (le script, dérivé de l'araméen, est foncièrement hétérogène à cette langue); toutefois il n'existe à l'état de manuscrits que dans des œuvres à teneur majoritairement religieuse compilées par des membres du clergé zoroastrien entre le ix^e et le x^e siècle, qui constituent à ce titre les principales sources pour l'étude du mazdéisme et de l'Avesta. Le choix fait par S. Hedâyat d'étudier le pahlavi s'inscrivait ainsi dans l'engouement contemporain pour la redécouverte et la revalorisation de l'histoire préislamique, y compris le zoroastrisme, engouement qui constituait l'un des traits saillants de l'idéologie nationaliste réformiste articulée au xix^e siècle, puis intensifiée et relayée de différentes façons dans les années 1920-1940 par le régime du shah Rezâ et par l'élite intellectuelle iranienne (S. Hedâyat y compris, de manière plus ou moins indirecte) soucieuse de poursuivre l'héritage de la révolution Constitutionnelle de 1905-1911². Pourtant, à son arrivée à Bombay, on ne saurait caractériser l'écrivain de thuriféraire du nationalisme officiel. Son intérêt pour le pahlavi, qui découlait certes d'un anti-islamisme marqué et d'une curiosité longtemps alimentée pour la Perse ancienne, semblait être avant tout un prétexte en vue de parfaire son éducation historique et critique, de rivaliser sur leur



Bahramgore Tahmuras Anklesaria, in *Iran League Quarterly*, Bombay, 1931.

1. Cf. K. M. JamaspAsa et M. Boyce, « Anklesaria, Bahramgore Tahmuras », in *Encyclopædia Iranica* (New York), vol. 2, fasc. 1, 1985, p. 96.

2. « [...] durant les années immédiatement antérieures et postérieures à la révolution Constitutionnelle, ces tentatives archaïsantes pour ressusciter le passé de l'Iran vinrent à assumer un rôle nouveau. Désormais, le passé préislamique n'était plus l'objet d'une méditation quiétiste pour des individus en quête de consolation et de détermination face à un monde en déclin; il n'était pas non plus employé comme modèle pour un 'ebrat [leçon par le biais d'un exemple] personnel. Au lieu de cela, le passé glorifié de l'Iran [...] avait colonisé l'époque contemporaine et avait acquis un statut quasi-religieux; il était devenu une promesse de rédemption » (H. Yavari, « The Blind Owl. Present in the Past or the Story of a Dream », in H. Katouzian, *Sadeq Hedayat. His Work and His Wondrous World*, Routledge, 2008, p. 45).

propre terrain avec les lettrés gravitant autour du régime et de s'affubler d'une rare compétence intellectuellement et socialement valorisée dans le champ littéraire de l'époque.

Le 16 février 1937, B. Anklesaria, remarquant peut-être une bonne disposition chez son élève, offrit à S. Hedâyat, contre une rémunération « modique », de travailler avec lui pendant cinq-six mois à la traduction de textes pahlavi en persan moderne, et à l'établissement d'un dictionnaire de pahlavi vers le persan. S. Hedâyat accepta, initiant par là, bon gré mal gré¹, un engagement de longue durée avec l'étude de la langue et de la littérature moyen-perses. Entre février et septembre de la même année, il réalisa la traduction en persan moderne de deux œuvres écrites en pahlavi – *Kârnâme-ye Ardashîr Pâpakân* [Livre des faits d'Ardashir, fils de Pâpak] et *Chahâr bâb az gozâresh-e gomân-shekan*, « *Shekand gamâni vichâr* » [Quatrième chapitre du Traité contre le doute, « *Shekand gamâni vishâr* »] – et en commença deux autres – *Gojaste-ye Abâlîsh* [Abâlîsh le maudit] et *Zand-e vahuman yasn* [Interprétation du Vahman Yasht] –, qui furent ultérieurement publiées à Téhéran entre 1939 et 1944. Au lieu d'une collaboration à parts égales, le rôle de B. Anklesaria consista vraisemblablement à guider l'écrivain iranien dans sa tâche et à lui fournir des éditions corrigées par ses propres soins des textes originaux. Durant leur fréquentation, S. Hedâyat vint à considérer B. Anklesaria comme un spécialiste inégalé de la langue pahlavi dont les connaissances démystifiaient l'aura d'autorité dont jouissaient les orientalistes européens dans ce domaine, toutefois, il gardait une certaine réserve eu égard à la qualité de ses articles et ne prisait pas son « mauvais caractère² ».

Situation économique

À l'inverse des gains intellectuels, les gains économiques et émotionnels de cette collaboration avec B. Anklesaria ne semblent pas avoir été univoquement positifs :

Aujourd'hui Anklesaria m'a proposé de travailler avec lui pendant cinq-six mois, il me fournira une aide modique et de cette façon nous passerons les

1. « [L]a langue pahlavi, elle qui ne m'a rapporté que des clous, si j'avais choisi l'anglais à la place ça aurait été mieux » (lettre à M. Minovi datée du 16 février 1937, cf. aussi, celle à J. Rypka datée du 29 janvier 1937, in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, op. cit., p. 190, 206).

2. Cf. lettres à M. Minovi datées du 27 juin et du 15 novembre 1937 (in *ibid.*, p. 190-191, 195).

textes pahlavis en transcription persane [moderne], en même temps nous entreprendrons l'établissement et la compilation d'un dictionnaire — avec majesté j'ai écrit « Nous entreprendrons » *Why not?* Il y a plus d'un lettré que ça fera mourir d'envie — c'est l'histoire de cette personne dont les voleurs ont pris l'argent et ont foutu l'épouse et qui se berce dans l'idée qu'il s'est tiré d'embarras¹ [...]!

Dans la dernière ligne, un tant soit peu cryptique, S. Hedâyat paraît indiquer qu'au lieu d'être un motif d'orgueil, la collaboration peu rémunératrice qui lui était proposée – alors qu'il se voyait sans le sou, dépourvu de perspectives, humilié par des échecs répétés dans sa vie professionnelle et par l'obligeance qu'il croyait redevoir à ceux dont l'aide faisait sa dépendance (« je sais bien que toute ma vie a été une perpétuelle braderie matérielle et spirituelle² ») – mettait surtout en valeur l'inconfort économique et le déclassement auquel il se sentait réduit.

Pourtant, jamais l'écrivain ne paraît avoir été aussi déterminé que pendant son voyage en Inde à sortir de cet état d'indigence qui lui était pénible. Un mois après son arrivée, dès janvier 1937, il se dit prêt à « refaire [s]a vie », à « sauver [s]on âme », et même à monter un négoce³. Comme si, espérant parvenir à briser le lien de dépendance économique et affectif qui le liait à sa famille, et transigeant avec les impératifs sociaux qu'il n'avait cessé de moquer jusqu'alors, il acceptait d'endosser à son tour le rôle d'un homme solvable et responsable: « J'ai acheté un billet de loterie, prie pour que je devienne millionnaire [...]. En outre, j'ai des fantaisies de commerce et de mariage⁴. [...] Je pense uniquement à consolider ma position⁵. » Malgré des efforts certains, ses velléités paraissent avoir été sabotées par une incapacité – aux allures de pulsion d'échec – à voir le conventionnel et l'établi d'un

1. Cf. lettre à M. Minovi datée du 16 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, *op. cit.*, p. 186-187). Nous rétablissons de façon hypothétique les mots censurés.

2. Cf. lettre à M. Minovi datée du 12 février 1937 (in *ibid.*, p. 181).

3. Cf. lettre à J. Rypka datée du 29 janvier 1937 (in *ibid.*, p. 206).

4. Selon Farah Keyvâni, S. Hedâyat serait tombé amoureux à Bombay de deux jeunes sœurs iraniennes et aurait songé à en épouser une (cf. « *In mojud-e vahshat-nâk, Sâdeq Hedâyat* », *op. cit.*, p. 5). Remarquons que S. Partow ne mentionne pas la chose dans son roman autobiographique (*Bi-gâne'i dar behesht*, *op. cit.*). M. F. Farzaneh mentionne, quant à lui, uniquement dans l'édition française de ses mémoires, une relation charnelle entre S. Hedâyat et une femme tout juste fiancée, venue à Bombay pour réaliser des achats et qui se serait retrouvée sans le sou (cf. *Rencontres avec Sâdegh Hedâyat*, José Corti, Paris, 1993, p. 64).

5. Cf. lettre à M. Minovi datée du 16 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, *op. cit.*, p. 187).

autre œil que celui du ridicule, ses « bonnes » résolutions étant conjurées par un aveu d'impuissance et de désarroi infantile qui revêtait les espèces d'une fantaisie scabreuse et sardonique. Trois semaines après son retour à Téhéran, il écrit à M. Minovi : « si j'avais fait la moindre flatterie, la moindre obséquiosité, j'aurais eu les poches pleines, mais je n'ai pas pu¹ ».

Le désir d'autonomie de S. Hedâyat fut probablement d'autant plus vif qu'il se retrouvait dans une situation de dépendance économique quasi totale envers son hôte (il parle lui-même de la « vie de parasite et d'emmerdeur » qu'il menait chez S. Partow et du fait qu'ils avaient « la même maison et la même poche »), ce qui, au bout de quelques mois, lui parut excessif (« il n'est pas milliardaire non plus² »). Tout en reproduisant de manière insouciant avec S. Partow la dépendance économique qu'il avait toujours gardée envers son père, on voit que S. Hedâyat prenait volontiers acte dans ses lettres du fait que son mode de vie antérieur était inadapté non seulement à la réalité socio-économico-culturelle d'alors mais aussi à ses ambitions personnelles, et qu'en un sens il s'était maintenu dans un confort régressif, dans un attermoiement prolongé de la maturité sociale : « À présent aussi je me retrouve les mains complètement vides, et en dépit de mon âge vénérable je ne suis en réalité pas mieux armé face à la vie que ne l'est un nourrisson³. » Malgré ses efforts pour se mettre à son compte, et hormis des économies qu'il put éventuellement apporter d'Iran⁴ ou bien des affaires personnelles qu'à Bombay il put vendre⁵, on ne sait pas que Hedâyat ait eu un autre revenu durant son séjour en Inde que l'« aide modique » promise par B. Anklesaria en échange de son travail de traducteur — en toute vraisemblance c'était la libéralité de son ami S. Partow qui pourvoyait à la majorité de ses besoins.

1. Cf. lettre à M. Minovi datée du 29 septembre 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq...*, *op. cit.*, p. 195).

2. Les trois citations sont tirées de trois lettres à M. Minovi respectivement datées du 12 février, 16 février et du 27 juin 1937 (in *ibid.*, p. 180-181, 187, 193). – Cf. aussi S. Partow, *Bi-gâne'i dar behesht*, *op. cit.*, p. 49-51, 62, 81-82.

3. Cf. lettre à M. Minovi datée du 12 février 1937 (in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, *op. cit.*, p. 181).

4. Dans l'éventualité où il aurait pu acheter des devises indiennes à S. Partow, dès lors qu'il n'eut pas l'autorisation de le faire auprès du gouvernement iranien (cf. *ibid.*, p. 180). – Cf. aussi S. Partow, *Bi-gâne'i dar behesht*, *op. cit.*, p. 93-94.

5. On sait que S. Hedâyat vendit sa machine à écrire peu après son arrivée (cf. lettre à M. Minovi datée du 12 février 1937, in *Nâme-hâ-ye Sâdeq Hedâyat*, *op. cit.*, p. 189) et qu'il essaya peut-être de vendre une montre en or (cf. S. Partow, *Bi-gâne'i dar behesht*, *op. cit.*, p. 124).



La Chouette aveugle¹

Dans la vie il est des blessures qui semblables à la lèpre lentement dévorent et entament l'esprit dans sa retraite — ces douleurs incroyables il n'est possible de les exposer à personne, car l'habitude veut qu'en général elles soient mises au rang des incidents et événements formidables et rares, et par suite si une personne se met à parler ou écrire à leur propos, les gens, suivant l'opinion courante et leurs propres croyances, font en sorte de les accueillir avec un sourire dubitatif et railleur — car l'humanité ne leur a encore trouvé ni recours ni remède, la seule médecine à cet égard est l'oubli par l'entremise du vin et le sommeil artificiel obtenu grâce à l'opium et aux stupéfiants. — Mais hélas, l'effet de ce genre de médecines est transitoire, et après un certain temps, au lieu de réconfort, elles font croître la douleur en intensité — se peut-il que les secrets de ces incidents

suraturels, de ces reflets de l'ombre de l'esprit qui se manifestent dans la léthargie et les limbes entre sommeil et veille, quelqu'un aille les pénétrer un jour?

De mon côté, je ferai la description d'un seul des événements qui me sont arrivés, un événement qui m'a tellement ébranlé que jamais je ne l'oublierai et dont le signe funeste, du jour immémorial jusqu'au jour perpétuel², jusqu'en ce lieu qui se trouve hors de la compréhension et de l'entendement du genre humain, empoisonnera le reste de ma vie. — J'ai écrit « empoisonner », mais ce que je voulais dire est que j'ai eu et aurai toujours la marque de ce fer rouge sur moi.

[v] Je ferai en sorte d'écrire ce dont je me souviens, ce qui me reste à l'esprit de la relation entre les faits, et alors peut-être arriverai-je à émettre à cet égard un jugement global, — non, à gagner en assurance ou, tout au plus, à y croire moi-même — car pour moi que les autres y croient ou n'y croient pas n'a aucune espèce d'importance, ma seule crainte est de mourir demain et de ne m'être pas encore connu moi-même — et pour cause, au gré des expériences de la vie je me suis trouvé confronté à la question de ce gouffre épouvantable qui existe entre moi et les autres et j'ai compris que tant que possible il faut se taire, tant que possible il me faut garder mes pensées pour moi seul, et si maintenant j'ai pris la décision de les écrire c'est à la seule fin de me faire connaître auprès de mon ombre — cette ombre courbée sur le mur qui semble avaler tout ce que j'écris avec l'appétit le plus insatiable — c'est pour elle que je veux mener cet examen et voir si nous pouvons mieux nous connaître l'un l'autre — car depuis que j'ai coupé tous mes rapports avec les autres je veux mieux me connaître moi-même.

Futiles pensées! — Soit, mais qui me torturent davantage que n'importe quelle chose réelle et véritable — ces gens qui me ressemblent, qui apparemment ont les mêmes besoins et les mêmes envies que moi, ne sont-ils pas ici pour me berner, ne sont-ils pas une poignée d'ombres créées dans le seul but de me ridiculiser et de me berner? Ce que je ressens, vois et mesure n'est-il pas de part en part fantasmagorique au point de différer beaucoup du réel et du véritable?

J'écris, moi, seulement pour mon ombre qui devant la lampe est projetée sur le mur, je dois me faire connaître auprès d'elle³.

.

Dans ce monde vil plein de pauvreté et d'indigence, pour la première fois je me figurai qu'un rayon de soleil avait brillé dans ma vie — mais, hélas, ce n'était pas un rayon de soleil, c'était uniquement une lueur passagère, une étoile filante qui sous les traits d'une femme ou d'un ange se manifesta⁴ à moi, dans la clarté de cet unique instant, de cette unique seconde, je vis tous les malheurs de ma vie et appréhendai leur splendeur et leur magnificence, après quoi, cette lueur disparut à nouveau dans l'abîme obscur où elle devait disparaître — non, cette lueur passagère je ne pus la garder pour moi. —

Trois mois — non, cela faisait deux mois et quatre jours que j'avais perdu sa trace, mais le souvenir de ses yeux ensorceleurs, ou de l'étincelle attrayante⁵ de ses yeux, resta pour toujours dans ma vie — comment l'oublier, elle qui est si rattachée à ma vie?

[۳]

Non, je ne mentionnerai jamais son nom, car avec ce corps éthéré, subtil et brumeux, avec ces deux grands yeux étonnés et brillants derrière lesquels ma vie se consumait et brûlait lentement et douloureusement, elle n'appartient plus à ce monde vil et féroce — non, son nom il ne faut pas que je le souille au contact des choses terrestres. —

Après elle, je me retirai pour de bon de la troupe des hommes, de la troupe des imbéciles et des fortunés et me réfugiai pour oublier dans le vin et l'opium⁶ — tout le jour durant ma vie se passait et se passe encore entre les quatre murs de ma chambre — d'un bout à l'autre ma vie s'est passée entre quatre murs. —

Tout le jour durant la peinture sur plumiers⁷ était ma seule occupation⁸ — mon temps était consacré à la peinture sur plumiers et à l'usage d'alcool et d'opium, et ce métier ridicule de peintre sur plumiers je l'avais choisi afin de m'étourdir, afin de tuer le temps.

Par un heureux hasard ma maison est située hors de la ville, dans un lieu silencieux et calme, loin de l'agitation et du tumulte

de la vie des gens — elle est parfaitement séparée de ses environs et entourée de décombres, c'est seulement de l'autre côté des remparts que les maisons de boue écrasées deviennent visibles et que la ville commence⁹ — je ne sais quel individu du temps de Mathusalem cinglé ou de mauvais goût a bâti cette maison, dès que je ferme les yeux non seulement ses moindres recoins prennent forme devant moi mais je sens aussi leur pression sur mes épaules — une maison telle qu'on n'en voit peinte que sur d'anciens plumiers.

[F] Tout cela je dois l'écrire afin de voir que je ne me suis pas trompé, tout cela je dois l'expliquer à mon ombre projetée sur le mur — oui, autrefois à peine une seule satisfaction ou maigre consolation m'était restée — je peignais sur des plumiers entre les quatre murs de ma chambre et passais le temps grâce à cette distraction ridicule, cependant, après avoir vu ces deux yeux, après l'avoir vue, elle, gestes et mouvements perdirent tous complètement leur sens, leur signification et leur valeur dans mon esprit¹⁰ — mais ce qui est étrange, ce qui est incroyable, c'est que j'ignore pourquoi le sujet de la composition de toutes mes peintures est depuis le début le même: toujours je dessinais un cyprès sous lequel, pareil aux yogi de l'Inde un vieillard voûté était accroupi, sa personne enroulée dans un aba, sa tête enveloppée dans un turban et l'index de sa main gauche posé sur ses lèvres dans une expression d'étonnement — en face de lui une fille aux longs vêtements noirs lui faisait l'hommage d'une fleur de volubilis¹¹, courbée, parce que l'espace d'un cours d'eau se trouvait entre eux¹² — avais-je déjà vu cette composition auparavant ou m'avait-elle été révélée en songe? Je l'ignore, je sais juste que j'avais beau peindre je peignais chaque fois la même composition et le même sujet¹³, sans le vouloir ma main dessinait cette image et plus bizarre encore cette peinture trouvait des acheteurs, j'envoyais même certains de ces plumiers en Inde par l'intermédiaire de mon oncle¹⁴ où ce dernier les vendait puis m'expédiait l'argent.

Cette composition me semble à la fois proche et lointaine, je ne me souviens pas bien — une chose me revient maintenant en mémoire — car je l'ai dit, je dois écrire mes souvenirs — mais

cet événement est arrivé bien après et n'a aucun rapport avec la question et c'est d'ailleurs à la suite de cet incident-là que je renonçai entièrement à la peinture¹⁵ — il y a deux mois — non, exactement deux mois et quatre jours¹⁶ se sont écoulés, c'était le treizième jour après *Nowruz*¹⁷, tout le monde s'était rué hors de la ville — j'avais fermé la fenêtre de ma chambre afin de pouvoir peindre l'esprit libre, et j'étais tout à ma peinture lorsque, peu avant le coucher du soleil, la porte s'ouvrit d'un seul coup et mon oncle entra — c'est-à-dire, c'est lui qui déclara être mon oncle, moi je ne l'avais jamais vu auparavant, car au premier jour de sa jeunesse il s'en était allé pour un lointain voyage, il paraît qu'il était capitaine de navire — j'imaginai qu'il venait me voir pour une affaire d'ordre commercial, ayant entendu qu'il faisait aussi du commerce — en tout cas mon oncle était un vieillard, voûté, qui portait un turban indien enroulé autour de la tête, il avait un aba jaune déchiré sur les épaules et la face enveloppée dans un châle, son col ouvert laissait voir sa poitrine velue — de sa barbe clairsemée dépassant sous le châle on pouvait compter les poils un à un, il avait des paupières rouges contusionnées et un bec-de-lièvre. Il possédait une ressemblance lointaine et ridicule avec moi, comme si ma photographie avait été projetée sur un miroir déformant — par-devers moi j'avais toujours imaginé de la sorte la figure de mon père¹⁸. À peine entré, il alla au bout de la chambre et s'accroupit — quant à moi, il me vint à l'esprit de lui servir quelque chose en guise de bienvenue — j'allumai la lampe, pénétrai dans la remise obscure de la chambre, fouillai chaque recoin afin de trouver quelque chose que je puisse éventuellement lui mettre sous la dent — même si je savais qu'il n'y avait rien à la maison, puisqu'il ne me restait plus ni opium ni alcool — tout à coup mon regard tomba sur le haut de l'étagère — comme si elle m'était révélée je vis une flasque¹⁹ de vieux vin qui m'avait été laissée en héritage — il paraît que l'on avait pressé ce vin à l'occasion de ma naissance — elle se trouvait en haut de l'étagère, je n'y avais jamais songé, j'avais complètement oublié qu'il existait une pareille chose chez moi — de façon que ma main atteigne l'étagère je plaçai sous mes pieds le tabouret qui se trouvait là, mais,

[Δ]

à l'instant même où j'allais m'emparer de la flasque, mes yeux furent subitement précipités au-dehors par le trou d'aération de l'étagère, — je vis, dans le désert derrière ma chambre, un vieillard voûté assis sous un cyprès et une jeune fille — non, un ange²⁰ céleste se tenait courbé devant lui et de sa main droite lui faisait l'hommage d'une fleur de volubilis bleue²¹ tandis que le vieillard rongait l'ongle de son index gauche.

La fille était située juste en face de moi mais elle ne prêtait, semble-t-il, aucune attention à ce qui était autour d'elle, elle regardait sans regarder, un sourire inconscient et involontaire avait séché au bord de ses lèvres comme si elle eût été en train de songer à une personne absente — ce fut à partir de là que — ses terribles yeux envoûtants, yeux qui semblaient faire aux hommes d'amers reproches, ses yeux angoissés, étonnés, menaçants et prometteurs, je les vis, et que la lueur de mon existence fut amalgamée sur ces sphères étincelantes chargées de sens et captivée en leurs profondeurs — ce miroir captivant attira à lui tout mon être jusqu'au point où la pensée humaine devient impuissante — yeux obliques turkmènes qui possédaient un éclat enivrant et surnaturel, ils effrayaient et captivaient à la fois, comme si avec ses yeux elle avait vu des scènes effrayantes et surnaturelles que tout un chacun ne pouvait voir — les joues saillantes, le front haut, les sourcils étroits joints ensemble, les lèvres charnues entrouvertes, lèvres qui semblaient avoir été fraîchement séparées d'un long et chaud baiser mais sans avoir assouvi leur faim. Le cercle de son visage clair de lune était recouvert par une noire chevelure hirsute et désordonnée dont l'une des mèches était collée à sa tempe — la délicatesse de ses membres et l'insouciance éthérée de ses mouvements en disaient long sur son être chétif et transitoire, seule une danseuse d'un temple de l'Inde aurait pu avoir de tels mouvements harmonieux. Son expression mélancolique et sa joie triste, tout indiquait qu'elle n'était pas comme les gens ordinaires, non, sa beauté n'avait rien d'ordinaire, elle m'apparut comme la scène d'un songe opiacé.

Elle produisit en moi l'ardeur amoureuse de la mandragore — l'allure mince et élancée dont la ligne proportionnelle

descendait le long des épaules, des bras, des seins, de la poitrine, des fesses et des mollets, comme si l'on avait arraché son corps aux bras de son partenaire — comme si elle était la mandragore femelle que l'on avait séparée du giron de son partenaire²².

Elle portait des vêtements noirs fripés qui moulaien et collaien son corps, à l'instant où je la regardai on eût dit qu'elle voulait sauter par-dessus le cours d'eau qui la tenait à distance du vieillard mais qu'elle n'y arrivait pas — alors le vieillard éclata de rire, d'un rire sec et répugnant à faire dresser les poils sur le corps, il partit d'un rire dur, rauque et moqueur, sans que le moindre changement se produise sur son visage, comme s'il s'agissait de l'écho d'un rire sorti d'un vide²³.

Moi, la flasque de vin à la main, je sautai épouvanté au bas du tabouret — je ne sais pourquoi je tremblais, c'était un tremblement plein d'horreur et de jouissance, comme si je m'étais réveillé en sursaut d'un rêve délicieux et terrifiant — je posai la flasque de vin à terre et me pris la tête entre les deux mains — [v] combien de minutes, combien d'heures cela dura-t-il? Je ne sais pas — lorsque je revins à moi je saisis la flasque, entrai dans la chambre, vis que mon oncle était parti et avait laissé l'embrasure de la porte ouverte comme la bouche d'un mort — mais le tintement du rire sec du vieillard résonnait encore dans mon oreille.

L'atmosphère s'obscurcissait, la lampe fumait, mais du tremblement jouissif et terrifiant que j'avais ressenti au-dedans de moi-même l'effet persistait encore — à partir de cet instant ma vie changea — un seul regard avait suffi pour que cet ange céleste, cette fille éthérée, laisse son empreinte en moi jusqu'en ce lieu où la compréhension humaine est impuissante.

À ce moment j'avais cessé d'être moi-même; on aurait dit que j'avais connu son nom auparavant²⁴ — tout me paraissait familier, l'étincelle de ses yeux, son teint, son odeur et ses gestes — comme si mon âme était voisine de son âme dans la vie antérieure, au royaume des limbes, que toutes deux provenaient d'une même origine et d'une même matière et qu'il nous fallait être joints l'un à l'autre — il me fallait être proche d'elle dans cette vie, à aucun moment je ne voulais la toucher, les rayons

imperceptibles qui sortaient de nos corps et se mêlaient entre eux étaient à eux seuls suffisants — quant à cet événement horifiant, qu'au premier regard elle me parût familière, n'est-ce pas exactement la sensation qu'ont toujours deux amants: de s'être déjà vus autrefois, qu'il existait déjà un rapport mystérieux entre eux? Dans ce monde vil, ou bien je voulais son amour ou alors je ne voulais l'amour de personne — était-il possible qu'une autre personne exerce de l'effet sur moi? Mais le rire sec et répugnant du vieillard — ce rire funeste déchira le rapport qui existait entre nous.

J'y pensais toute la nuit, plusieurs fois je voulus aller regarder par l'ajour du mur mais je craignais le bruit du rire du vieillard, le jour suivant je pensais aussi à la même chose, pouvais-je entièrement renoncer à la voir? Finalement, le lendemain, avec mille craintes et tremblements je décidai de remettre la flasque [A] de vin à sa place — mais dès que j'écartai la tenture de la remise et que j'y posai le regard, un mur d'une obscure noirceur, semblable à l'obscurité qui de part en part avait envahi ma vie, se trouva en face moi. Il n'y avait absolument nulle ouverture ni ajour sur l'extérieur qui fût visible — l'ajour carré du mur avait été complètement obstrué et était devenu du même acabit que le mur, comme si dès le départ il n'avait jamais existé. J'avancaï le tabouret, mais j'eus beau taper du poing comme un fou contre la façade du mur, prêter l'oreille ou bien le regarder sous la lampe, pas la moindre trace de l'ajour du mur n'était visible, et mes coups contre le mur à l'épaisseur massive restèrent sans effet — c'était devenu un bloc de plomb.

Pouvais-je complètement renoncer? Mais cela ne dépendait pas de moi — par la suite, comme un esprit sous la torture, j'eus beau patienter, j'eus beau guetter, j'eus beau chercher, cela ne servit à rien — je retournai tous les environs de notre maison²⁵, non pas un jour, non pas deux jours, mais deux mois et quatre jours, comme ceux dont les mains ont trempé dans le sang et qui reviennent chaque jour vers le coucher du soleil sur le lieu de leur crime, je tournais autour de notre maison comme une poule décapitée si bien que je finis par connaître toutes les pierres et tous les cailloux des environs, pourtant, je ne trouvais aucune

trace du cyprès, du cours d'eau ni des personnes que j'avais vus à cet endroit — combien de nuits au clair de lune je m'agenouillais au sol, implorais et suppliais les arbres, les pierres, la lune — car peut-être avait-elle regardé la lune — et appelais à l'aide toutes les créatures? malgré cela je ne vis pas la moindre trace d'elle. Je compris que tous ces efforts étaient parfaitement vains, car elle ne pouvait avoir ni rapport ni lien aux choses de ce monde — par exemple, cette eau avec laquelle elle lavait sa chevelure, il fallait qu'elle provienne d'une source exceptionnelle et inconnue ou bien d'une grotte magique, ses vêtements n'étaient pas faits d'une trame de laine et de coton ordinaires, ils n'avaient pas été cousus par des mains matérielles, des mains humaines — elle était un être élu — je compris que ces fleurs de volubilis n'étaient pas des fleurs ordinaires, j'étais sûr que si elle versait sur elles de l'eau ordinaire leur visage se flétrirait et si avec ses doigts longs et graciles elle cueillait une fleur de volubilis ordinaire, ses doigts se faneraient comme un pétale de fleur — je compris tout cela, cette jeune fille, non, cet ange était pour moi une source d'étonnements et de révélations indicibles, son être était délicat et intouchable. C'est elle qui suscita en moi cette adoration, en ce qui me concerne je suis sûr que le regard d'une personne étrangère, d'une personne ordinaire, l'eût flétrie et fanée. [9]

Dès que je la perdis, dès le moment où un lourd mur, un barrage humide, sans ajour, lourd comme le plomb fut dressé entre moi et elle, je sentis que pour toujours ma vie s'était perdue et était devenue vaine. Malgré les caresses du regard et la profonde jouissance que j'avais ressentie en la voyant, c'était unilatéral et il n'y avait pour moi aucune réponse, car elle, elle ne m'avait pas vu. Toutefois, j'éprouvais le besoin de ces yeux — un unique regard venu d'elle aurait suffi pour me résoudre toutes les difficultés de la philosophie et toutes les énigmes divines — un regard venu d'elle et il n'aurait plus existé pour moi de mystères ni de secrets.

Dès lors j'augmentai ma dose d'alcool et d'opium — mais, hélas, au lieu que ces médecines du désespoir paralysent et engourdissent ma pensée, au lieu que j'oublie, son souvenir,

son corps, son visage, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute prenaient forme devant moi avec plus de fermeté qu'auparavant.

Comment pouvais-je oublier? Que mes yeux soient ouverts ou bien qu'ils soient clos, dans le sommeil aussi bien que dans la veille, elle était devant moi, au milieu de l'ajour de la remise de ma chambre, comme la nuit envahissant la pensée et la raison des hommes, elle était constamment devant mes yeux au milieu du trou carré qui s'ouvrait sur l'extérieur.

[10] Le repos m'était devenu sacrilège, comment donc aurais-je pu être en repos? Chaque jour peu avant le coucher du soleil j'avais pris l'habitude d'aller en promenade — je ne sais pourquoi je voulais et m'obstinais à trouver le cours d'eau, le cyprès et le buisson de volubilis — de la même manière que j'avais pris l'habitude de l'opium, j'avais l'habitude, comme si une force m'y contraignait, d'accomplir ces promenades — chaque fois, tout le long du chemin je pensais à elle, au souvenir du premier regard que j'avais posé sur elle et je voulais retrouver le lieu où je l'avais vue le jour de *Sizdah-be-dar* — si je trouvais cet endroit, si je pouvais m'asseoir sous ce cyprès, un peu de calme se produirait assurément dans ma vie²⁶ — mais hélas, hormis les broussailles, le sable brûlant, des côtes de cheval et un chien qui reniflait sur les ordures, il n'y avait rien — avais-je moi véritablement fait sa rencontre? — Jamais, à peine l'avais-je vue à la dérobee et en cachette par un trou, par un malheureux ajour de la remise de ma chambre — comme un chien affamé qui cherche et renifle sur les ordures mais qui, au moment où au loin on amène les poubelles, prend peur, s'éloigne, se cache, puis revient chercher les morceaux qui font son régal dans les ordures fraîches — cette condition était aussi la mienne, sauf qu'ici l'ajour avait été obstrué — à mes yeux elle était une poignée de fleurs fraîches qu'on aurait jetée sur les ordures.

La dernière nuit où, comme toutes les nuits, je sortis me promener, le temps était couvert et pluvieux et une brume dense était enroulée sur les environs — dans ce temps pluvieux qui atténue la vivacité des couleurs et l'impudence des contours des choses, je sentais une sorte de liberté et de confort, comme

si la pluie lavait mes pensées obscures — cette nuit-là, ce qui ne devait pas arriver arriva — je flânais, indécis, mais en ces heures de solitude, en ces minutes dont je me rappelle mal la durée, son visage, épouvanté et estompé comme s'il eût apparu derrière la fumée et les nuages, son visage immobile et inexpressif comme les peintures sur plumier, prenait forme devant mes yeux avec une fermeté qu'il n'avait jamais eue auparavant.

Lorsque je revins la nuit était, je suppose, déjà fort avancée et une brume si fournie s'était agglomérée dans l'atmosphère que je ne voyais pas plus loin que mes pieds, cependant, dès que j'arrivai devant la porte de ma maison, j'aperçus, grâce à l'habitude ou grâce à un sens spécial qui s'était éveillé en moi, une silhouette vêtue de noir, une silhouette de femme, assise sur le perron.

Je craquai une allumette afin de trouver l'emplacement du verrou mais, je ne sais pourquoi, l'attention de mes yeux se tourna involontairement en direction de la silhouette vêtue de noir et je reconnus deux yeux obliques, deux grands yeux noirs au milieu d'un visage émacié clair de lune, ces mêmes yeux qui fixaient le visage d'une personne sans le regarder — même sans l'avoir vue auparavant je l'aurais reconnue —, non, je n'avais pas été dupe, cette silhouette vêtue de noir c'était elle — et moi, comme une personne qui rêve, sait qu'elle rêve et veut se réveiller mais ne le peut pas, je me tins ébahi et abasourdi, je fus cloué sur place — l'allumette se consuma jusqu'au bout et me brûla les doigts, au même moment je revins d'un seul coup à moi-même, je fis tourner la clé dans le verrou, la porte s'ouvrit, je m'écartai — elle, comme quelqu'un qui connaîtrait le chemin, se leva du perron, traversa le corridor obscur, ouvrit la porte de ma chambre et, à sa suite, j'y entrai moi aussi. En hâte j'allumai la lampe, je vis qu'elle était allée s'allonger sur mon lit²⁷, son visage était placé dans l'ombre, je ne savais pas si elle me voyait ou non, si elle pouvait entendre ma voix ou non, en apparence elle n'avait ni l'expression de la peur ni l'envie de résister, il semblait que c'était involontairement qu'elle était venue. —

Était-elle malade, avait-elle perdu son chemin? Elle était venue sans le vouloir pareille à une somnambule — aucune

créature ne peut imaginer les états d'âme par lesquels je passai à cet instant — j'éprouvai une sorte de douleur délicieuse et indicible — non, je n'avais pas été dupe, c'était elle, cette même femme, cette même fille, qui sans s'étonner, sans dire mot, était entrée dans ma chambre, par-devers moi j'avais toujours imaginé que notre première rencontre se passerait ainsi. Cet état revêtait pour moi les apparences d'un sommeil profond et sans fin, car il faut tomber dans un sommeil bien profond avant de faire pareil rêve, et ce silence revêtait pour moi les apparences de la vie éternelle, car dans les conditions de l'immémorial et du perpétuel parler est impossible.

Pour moi elle était une femme tout en recelant quelque chose de surhumain en elle. Son visage me procurait un oubli étourdissant de tous les autres visages, si bien qu'en la contemplant des tremblements s'emparèrent de mon corps et mes genoux fléchirent — à cet instant, je vis toute la douloureuse aventure de ma propre existence derrière ses grands yeux, ses yeux démesurément grands, mouillés et étincelants, comme des sphères de
[13] diamant noires qui eussent été trempées dans les larmes — dans ses yeux, dans ses yeux noirs je trouvais la nuit perpétuelle et l'obscurité agglomérée que je cherchais et je fus englouti dans leur terrible noirceur envoûtante, il semblait qu'ils retirassent une énergie de dedans mon être, la terre tremblait sous mes pas et si j'avais mangé la poussière j'aurais éprouvé une jouissance indicible. —

Mon cœur s'arrêta, je retins mon souffle, je craignais de respirer et que pareille à un nuage ou à la fumée elle disparaisse, son silence revêtait les apparences du miracle, comme si l'on avait élevé un mur de cristal entre nous — de cet instant, de cette heure ou de cette éternité j'étouffais — ses yeux fatigués, comme s'ils avaient vu une chose contre nature que tout le monde ne peut voir, comme s'ils avaient vu la mort, s'étaient clos lentement, les paupières de ses yeux se fermèrent et moi, pareil à un noyé qui après s'être débattu dans l'agonie revient à la surface de l'eau, je me mis à trembler de fièvre ardente et nettoyai du bout de ma manche la sueur de mon front.